

24
6

LE

RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

20^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

LABICHE	PIERRE VÉRON
L'HISTOIRE DE MON PAPILLON	MARIE LOUISE
AVOCATS ET CLIENTS	JEAN GRANGE
BIBLIOGRAPHIE.....	J. B. CHATRIAN
Grand Concours Littéraire, Artistique et Musical.	***
L'AMOUR DE JACQUES (roman).....	CHARLES FUSTER
Lettres d'un Etudiant (introduction par G. A. DUMONT) ..	LOUIS AUDET

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE

P. BÉDARD, Propriétaire.

170, RUE ST-LAURENT,

1892

M. J. Bédard
190 St-Jacques

RENSEIGNEMENTS.

LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an \$2.00	Un an 12 frs
Six mois \$1.00	Six mois 6 frs
Quatre mois 70 cts	Quatre mois 4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 170 rue Saint-Laurent, Montréal. Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

Le Magazine Français Illustré.

45, rue Laffitte, Paris

PUBLICATION MENSUELLE.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE :

TEXTE : *Mère repentie*, par Henri Leverdier. — *Pierre et Madelon*, par la comtesse de Charbrun. — *La Fugue du Diable*, par René de la Villoye. — *Coup d'ail chez nos voisins d'Outre-Manche*, par Romain Delaume. — *L'Automne* (poésie), par Georges Rocher. — *Colloque sentimental* (poésie), par Paul Verlaine, avec musique de Ch. de Sivry. — *Les mois parisiens : Novembre*, par Ernest Jaubert. — *Les Académiciens : Sully-Prudhomme*, avec poésie inédite autographiée. — *Croquis Alsaciens*, par Jean Rival. — *Chanson rose* (poésie), par P. Millanvoye. — *Souvenirs des Alpes-Maritimes*, par Clarisse Bader. — *Le Caricaturiste*, par Gaston Schœdeler. — *Le Sang des roses*, par Michaud. — *Les Éléphants*, par le marquis de Cherville. — *La Science amusante*, par G. Vitoux. — *Les Amies de Couvent*, par d'Erville. — *La vie à Paris*, par Jacques Lozère.

REVUES : *Littéraire*, des *Périodiques français et étrangers*, *Scientifique*, *Rustique*, *Mondaine*, *Militaire*, *Dramatique*, *Théâtrale (Chronique)*, *A vol d'oiseau*, *De questions de droit usuel*, *Financière*. — *Conseils pratiques*. — *Jeux*. — *Amusements divers*.

ILLUSTRATIONS : de MM. Bassan, Bertrând, Birr, Bomble, Decoprez, Gamberini, Gerbault, Janet, René Leclerc, Léofanti, Lunel, Lucien Métivet, Merwart, Morel, Prunaire, Spolski, Stein, Steinlen.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ABONNEMENTS : 45 RUE LAFFITTE

Paris	Un an :	12 fr.	Six mois :	6 fr. 50.	Trois mois :	3 fr. 50
Province	Un an :	15 fr.	Six mois :	8 fr. "	Trois mois :	4 fr. 50
Union postale	Un an :	18 fr.	Six mois :	9 fr. 50	Trois mois :	5 fr. "

Le Numéro : 1 fr. 25

A VENDRE Une collection contenant un millier de timbres différents, en bon ordre, dans un album Scott d'édition récente. Conditions des plus faciles. Aussi timbres rares en détail et timbres communs au cent ou au mille. Spécialités : timbres du Canada, (émissions de 1853-77) et du Paraguay. S'adresser à T. Huot, Bureau du "Recueil Littéraire".

UNE PERSONNE ayant des loisirs, se chargerait volontiers, et à des prix très peu élevés, d'ouvrages tels que traductions, copie musicale ou autres corrections d'épreuves, arrangements de pièces pour cercles dramatiques, etc., etc.

Pour plus amples informations s'adresser à J. A. bureau du "Recueil Littéraire".

LABICHE

Labiche est un des rares vrais auteurs comiques de ce temps.

O collaboration, voilà de tes coups ! Si Labiche avait écrit seul une tragédie en cinq actes pour l'Odéon, du premier jour il aurait été connu. Il lui a fallu, au contraire, l'infatigable accumulation de quarante ans de succès pour arriver à faire pénétrer peu à peu son nom dans le public.

C'est que le public, à chaque fois, voyait sur l'affiche un autre nom à côté de celui du maître. Ses souvenirs en étaient déroutés involontairement.

Il y a là une injustice qui n'a plus besoin d'être réparée. Mais la personnalité de Labiche est restée en dehors de la publicité, comme si elle n'était pas celle d'un des plus sympathiques et des plus originaux fantaisistes de ce temps.

Ah ! cette bourgeoisie, qu'on a tant raillée jadis, a pris de fières revanches !

Comme elle a manié, à son tour, cette arme de l'ironie qu'on avait tant de fois tournée contre elle ! Quelle liste on dresserait avec les bourgeois d'esprit et de talent qui ont été la gloire de ce siècle ! A commencer par le père Varin, l'immortel auteur des *Saltimbanques*, à continuer par le père Duvert, à finir par Labiche, que j'ai l'honneur de peindre devant vous.

Labiche (*homo duplex*) était à la fois l'auteur applaudi que vous savez et l'agronome à succès que vous ignorez peut-être.

Il possédait en Sologne des domaines immenses sur lesquels il se livrait à toutes les expériences possibles d'agriculture, d'horticulture, de sylviculture, de pisciculture, d'oviculture, de viticulture...

Il en aurait comme ça trois colonnes.

Il vous parlait de ses huit mille moutons avec une simplicité qui faisait rêver.

Je l'ai qualifié bourgeois... Ajoutons... bourgeois de Carabas.

La Sologne ci-dessus nommée était pour Labiche l'objet d'une idolâtrie.

Vous avez vu des pères qui s'attachaient d'autant plus vivement à un enfant que sa beauté était plus contestable et plus contestée. C'était le cas de Labiche. Ah ! l'on a décrié la Sologne ! Il vous démontrera, lui, que c'est l'Eldorado, le paradis terrestre, un Éden entre bois et marais.

Dieu ! qu'ai-je dit ?... marais !... Il bondirait à ce mot. Apprenez qu'en Sologne l'eau ne dort pas comme ailleurs.

C'est le sommeil de l'innocence !

Labiche était convaincu, quand il parlait ainsi. Tellement convaincu qu'il finirait par vous convaincre vous-même, et qu'on avait envie de prendre le chemin de fer pour aller finir ses jours dans le pays par lui apothéosé.

* * *

C'était aussi avec une égale sincérité, mais cette fois dans le sens de l'aversion, qu'il parlait de la musique.

Si vous vouliez entendre une série d'imprécations paradoxales spirituellement rythmées et variées avec une rare souplesse de haine, c'était de lui parler de l'Opéra.

Il bondissait.

Un jour que nous nous trouvions réunis à la même table, en compagnie d'Halanzier, qui justement se trouvait être son voisin d'assiette.

Il fallait entendre Labiche entreprenant de persuader au directeur qu'il devait, lui aussi, détester la musique.

— Voyons, monsieur Halanzier, avouez-le donc. Vous en vendez : donc vous ne pouvez pas la souffrir. Est-ce qu'un pâtissier aime jamais les gâteaux ?

Après quoi, Labiche nous conta comment il avait, une seule fois dans sa vie, assisté à la représentation d'un opéra, *Guillaume Tell*. C'était pour se marier. On avait résolu de lui ménager une entrevue avec sa future. Il fallait un terrain neutre. Elle devait se trouver avec ses parents dans la loge d'un ami à l'Opéra,

Sur l'énoncé de ce simple fait, Labiche se récria :

— Une femme qui aime la musique ! Jamais.

— Mais non !

On dut batailler et lui expliquer qu'il ne s'agissait pas d'un goût déterminé, mais simplement d'un cas isolé.

Labiche, acquiesçant, part pour l'Opéra et s'installe dans son fauteuil. A la moitié du premier acte, il commence à donner des signes d'agitation qui alarment ses voisins ; à la fin du second acte, il n'y tient plus et se met à arpenter les couloirs.

C'est là que son futur beau-père le dénicha, les deux mains sur les oreilles, pour ne pas entendre l'écho d'un grand duo qui arrivait à lui à travers les cloisons.

Et Labiche d'ajouter en matière de conclusion :

— Pourtant, je n'ai pas de parti pris contre la musique. Il y a un instrument dont je raffole !

— Ah ! bah ! Lequel !

— Le tambour.

* * *

Ce tambour-là n'est pas mis ici pour l'effet.

Labiche était chauvin et éperdument bonapartiste. Mais alors même qu'il entamait une ardente dispute politique, au moment où son interlocuteur se fâcherait peut être, il vous lançait quelque boutade humoristique qui faisait partir l'éclat de rire de force, et voilà la polémique désarmée.

Signe particulier : Labiche était fort riche, ce qui n'est pas le cas de tous les vaudevillistes, n'est-ce pas ? Ses énormes succès n'ont contribué qu'à grossir un patrimoine déjà considérable. Il possédait, rue Caumartin, un immeuble dont depuis plusieurs années il occupait le premier étage.

Quand il lui arrivait des lettres avec cette souscription : " Monsieur Labiche, auteur dramatique, " son portier avait l'habitude de murmurer :

— Je ne comprends pas qu'on appelle monsieur un auteur, puisqu'il est propriétaire !

Dans son appartement, du plus intelligent confort, Labiche recevait des amis choisis, à qui il offrait des menus d'élite. C'était un raffiné. Même en dépit de la goutte, qui lui avait fait une sommation ou deux, il gardait sa devise : Gourmandise sans repentir.

Ah ! les joyeux propos qui s'échangeaient à cette table-là ! Car, contrairement à ce qui arrivait souvent, l'homme chez Labiche était aussi gai que l'écrivain, ce qui ne l'empêchait pas d'être un écouteur des plus discrets et de laisser volontiers briller les autres.

Après le dîner, on passait, entre hommes, dans le cabinet de travail du maître de céans, et alors la fantaisie se donnait libre carrière pendant que Labiche fumait gravement sa bonne pipe de Tolède.

Pas l'ombre de pose chez lui ni autour de lui. Tout au naturel.

On ne se douterait jamais qu'on avait affaire à un des hommes de notre époque dont le nom méritait le plus de survivre, car il avait été un vrai maître en son genre et avait renoué plus d'une fois la tradition moliéresque dans ces chefs-d'œuvre qui s'appelaient *le Misanthrope et l'Auvergnat*, *Célimare le bien-aimé*, *le Voyage de M. Perrichon*, *la Sensitive...*

Vous retrouverez tous les *et cætera* en relisant les œuvres complètes que ont donné place dans la musée académique à cette physionomie si franchement sympathique.

L'HISTOIRE DE MON PAPILLON

Le me promenais seule et bien triste de la grande tristesse que l'automne imprimait à la nature, j'avais envie de pleurer en songeant à toutes ces beautés que je m'étais plu récemment à contempler durant des heures, et qui m'apparaissaient en ce jour à jamais flétries. L'aquilon détachait les feuilles des arbres, et les faisaient tourbillonner au dessus de ma tête, ou les portait au loin sur son souffle glacial. Mon regard les suivait bien haut dans l'espace ou sur les flots bleuâtres du fleuve quand le bruit de la chute un peu lourde de l'une d'elles à mes pieds attirera mon attention. Je me baissai aussitôt pour la relever : c'était une belle feuille d'érable qui avait conservé plus de fraîcheur que celles qui s'enfuyaient. En la retournant, j'aperçus sur la face inférieure une coque d'un jaune pâle admirablement tissée, et qui s'étendait du pétiole le long de la nervure principale, jusqu'au milieu du limbe.

O imprudente nymphe ! murmurai-je, tu ignorais donc que tu deviendrais le jouet des vents !

Je me hâtai de revenir à ma demeure, et la déposai dans mon appartement, sur un lit moelleux de ouate blanche, dans un endroit bien chaud.

Je constatais fréquemment la vie en elle, par de petits mouvements de ses anneaux que je distinguais à travers l'enveloppe de soie lustrée, et je soupirais après le jour de sa transformation.

Trois mois s'étaient écoulés depuis que je l'avais recueillie, lorsqu'un matin je découvris un gros et brillant papillon, fraîchement éclos. Je n'ai jamais vu son rival : il avait de beaux yeux bruns, une trompe en spirale, et sa tête était ornée de longues antennes noires ; son thorax de velours vermeil supportait verticalement deux paires de grandes ailes qui à l'extérieur étaient recouvertes d'une poudre brune et parsemées d'étoiles d'or tandis qu'à l'intérieur c'était l'éclat de la cornaline s'unissant aux nuances de la sardoine, avec une bordure en rais de cœur d'un ton gris de perle.

Il était en repos depuis quelques moments, quand il s'envola vers la fenêtre, pour jouir d'un faible rayon de soleil qui ne pouvait réussir à fondre les vapeurs congelées.

Infortuné papillon qu'un cruel destin fait naître à la saison des froidures et prive de l'enivrement d'une ardente lumière, de l'azur du ciel, des doux zéphyrs du printemps, du tendre parfum des lilas et des résédas !

Je fis une exploration..... Hélas ! je ne trouvai pas une fleur à lui offrir.

De ma table de travail je le vis tout le jour voltiger tristement vers les tentures ou les vases décorés, dérouler sa trompe pour essayer, mais vainement, d'aspirer un suc de ces roses artificielles.

Le soir approchait quand, après avoir tourbillonné faiblement, il vint s'abattre sur mon papier, et mourir près de ma plume, après une vie sans joies.

La mort de mon papillon m'arracha du cœur un douloureux soupir : une touchante comparaison venait de s'établir dans mon esprit, et une larme roula de mes yeux sur ses ailes irrémédiablement fermées.

Je recueillis ses précieux restes, et les déposai avec honneur parmi ma collection.

MARIE-LOUISE.

Saint-Zotique. Janvier 1892.



AVOCATS ET CLIENTS

M DELANGLE, qui fut garde des sceaux sous le troisième empire, avait été un avocat éminent. Né dans la Nièvre d'une famille très modeste, il fréquenta dans son enfance l'école primaire de son village et y noua des amitiés auxquelles il resta fidèle.

Un de ses amis d'enfance, charron de son métier, eut un procès à l'occasion d'un pré arrosé par une source, un procès qui lui donna beaucoup de tablature. Ni son avoué ni son avocat n'entendaient l'affaire à son gré. Ne lui disaient-ils pas qu'il n'était pas impossible qu'il perdît son procès, la justice des hommes n'étant pas, comme celle de Dieu, infaillible !

Le charron, inquiet et impatienté, résolut d'aller à Paris consulter son ami Delangle qu'il n'avait pas vu depuis quinze ans, mais qu'il savait ministre de la justice et garde des sceaux.

Les huissiers du ministère barrèrent passage à ce brave homme qui malgré ses habits du dimanche, paraissait bien ce qu'il était : un simple paysan. Le charron, après avoir insisté beaucoup et juré davantage, trouva un laquais plus complaisant qui l'introduisit dans le cabinet du ministre. Il y entra fort intimidé, mais il eut bientôt retrouvé son aplomb.

— Pas polis, tu sais, lui dit-il, messieurs tes domestiques ! Est-ce qu'il n'ont pas voulu me renvoyer en me disant qu'il fallait un tas de permissions pour te voir ! J'avais beau leur répéter : Allez dire à mon ami Delangle que c'est Antoine Martineau qui désire lui parler et qu'il est venu exprès, ils me riaient au nez. Pour lors, je les ai un peu housculés, et me voici.

— Sois le bienvenu, mon cher Antoine, dit M. Delangle ; tu vas déjeuner avec moi.

— Ce n'est pas de refus. Vos nourritures de Paris ne tiennent pas au ventre et elles vous donnent une soif !

Après le déjeuner, le charron expliqua longuement son affaire.

— Ta cause est bonne, dit le ministre ; je vais te rédiger une consultation que tu montreras à ton avoué et à ton avocat.

— Bravo ! c'est cel ! s'écria le charron : je savais bien qu'ils n'entendaient rien à mon affaire au pays et qu'il n'y avait que mon ami Delangle pour la tirer au clair. Et dire que nous avons été à l'école ensemble ! Il t'arrivait même de dormir au catéchisme.

— Et tu te chargeais de me réveiller !

— Quand je pense que nous avons partagé le prix d'écriture !

— Ce n'était pas juste ; tu écrivais mieux que moi.

— Crois-tu ? Pour la lettre moulée et appliquée, je ne dis pas, mais tu faisais au moins aussi bien que moi la lettre courante. Il ne s'agit plus de ça. Maintenant que j'ai ma consultation pliée en quatre dans mon portefeuille, et mon portefeuille dans ma poche, qu'est-ce que je te dois ?

— Mais rien, mon ami.

— Rien n'est pas un paiement. Chacun doit vivre de son état. Quand je mets un clou à une charrette je me fais payer mon clou. Qu'est-ce que je te dois pour ta consultation ?

— Rien, je te le répète ; laisse moi le plaisir de t'obliger.

— Et moi le plaisir de te payer.

— Alors, c'est trois francs.

— A la bonne heure !

Et le charron déposa trois belles pièces d'un franc sur la table.

L'avoué et l'avocat de la Nièvre trouvèrent la consultation excellente, les juges aussi, paraît-il. Une chose est certaine : le paysan nivernais gagna son procès haut la main, *tout de go*, comme on dit entre Nesers et Clamecy.

— Ah ! dame ! disait-il ceux qui le félicitaient, c'est que je ne barguigne pas, moi je ne lésine pas ; je vais consulter les grands avocats de Paris et je paye sans marchander.

— Et qui as-tu consulté à Paris ?

— Mon ami Delangle, pardine !

— Et la consultation t'a coûté ?

— Trois francs ; ça n'est pas pour rien, en y ajoutant mes frais de voyage.

* * *

Un avocat non seulement célèbre mais illustre, Berryer, fut un jour chargé d'office par le président du tribunal de plaider en faveur d'un homme très pauvre favorisé par un testament. Il s'agissait d'un legs de cinq cent mille francs. Les héritiers naturels prétendaient que le testament n'était pas en forme et voulaient le faire casser. Berryer avait été chargé de cette affaire à cause de son importance et de sa difficulté. Il plaida admirablement, paraît-il, déployant autant de connaissance de la loi et du droit que d'éloquence. Son client obtint la délivrance de son legs et devint riche du jour au lendemain. C'était un galant homme qui se hâta d'aller demander à Berryer ce qu'il lui devait pour ses honoraires.

— Mais rien, mon cher monsieur ; j'ai été nommé d'office votre avocat, et il est défendu par la loi et la coutume à l'avocat d'office de rien accepter pour sa plaidoirie.

Je comprends la loi et la coutume si l'avocat perd le procès de son client ou s'il gagne une cause de peu d'importance ; mais vous m'avez fait gagner cinq cent mille francs et il est juste que je reconnaisse ce service.

— Vous vous en exagérez l'importance. C'est à la bonté de votre cause que vous devez le gain de votre procès.

— Heu ! Heu ! Sans doute que j'avais le droit et la justice pour moi, mais on a vu perdre des procès ressemblant fort au mien. Il fallait bien que l'affaire ne fût pas claire et facile puisqu'on a nommé d'office pour la défendre l'illustre Berryer. Et puis, quoique je n'ai pas étudié le droit, j'ai du bon sens, et c'est avec admiration que je vous ai entendu plaider quatre heures d'horloge.

— Tout ce qu'il vous plaira, mais j'ai l'honneur de vous répéter que je ne puis rien accepter. Je suis assez payé par les sentiments que vous m'exprimez. La reconnaissance, l'admiration, ce sont des honoraires cela dit Berryer en riant et se mettant à son bureau de travail.

Le client alla trouver le bâtonnier de Paris, qui était cette année Chaix d'Est-Ange, et le supplia de lui indiquer le moyen d'obliger un avocat d'office à accepter des honoraires.

— C'est bien difficile, dit le bâtonnier ; quel était votre avocat ?

— M. Berryer.

— Alors c'est plus que difficile, c'est impossible, maître Berryer est trop respectueux de la loi et trop désintéressé pour que vous parveniez à vaincre sa résistance.

Le légataire montra un chagrin si réel et si naïf que Chaix d'Est-Ange en fut surpris et charmé.

— Allons, mon cher monsieur, dit-il, ne vous déssolez pas comme cela. Les occasions de dépenser vos cinq cent mille francs ne vous manqueront pas sur le pavé de Paris.

Je le sais bien, monsieur le bâtonnier, mais je vous avoue que les services que je pourrai rendre et les agréments que je pourrai me procurer perdront beaucoup de leur charme, si avant tout je n'ai pas témoigné d'une façon positive ma reconnaissance à M. Berryer.

— Puisque vous vous obstinez, faites-lui un cadeau. Un cadeau peut toujours s'offrir et s'accepter.

Trois mois plus tard, Berryer reçut son buste en argent massif, avec la carte du légataire. Il envoya ce cadeau splendide, puisque l'art dépassait la matière, au bâtonnier en le priant d'en disposer comme il l'entendrait.

Chaix d'Est-ANGE fit déposer le buste dans la salle du palais où les avocats de Paris se réunissent pour délibérer sur les intérêts, les droits et les devoirs de leur ordre. Il y est encore, et y restera toujours sans doute comme un monument du désintéressement des avocats et de la reconnaissance des plaideurs.

* * *

Ils ne sont pas tous aussi reconnaissants et aussi délicats les plaideurs ; témoin le client de l'avocat Patelin. C'est une histoire vieille et connue ; mais si jolie que je ne résiste pas au plaisir de la narrer en l'abrégant le plus possible. Il se trouvera bien quelque lecteur qui ne connaîtra pas une des perles de nos fabliaux du moyen âge.

Donc l'avocat Patelin avait à défendre un berger qui, au lieu de garder les moutons de son maître, les vendait à son profit, mettant les vides du troupeau sur le compte du loup ou d'une de ces maladies qui ravagent les bergeries les mieux tenues et les moutons les mieux soignés.

Comment s'y prit M^e Patelin ? absolument comme s'y prendrait un des membres du barreau moderne. Il plaïda la folie et l'irresponsabilité de son client.

— Ecoute bien, dit-il au berger et ne va pas, par ton bavardage, contredire ou contrarier ma plaidoirie.

— Oui, monsieur l'avocat.

— Tu ne parleras pas avant d'être interrogé.

— Oui, monsieur l'avocat.

Et lorsqu'on t'interrogera tu feras le sourd.

— Oui, monsieur l'avocat.

— Ce ne sera qu'à la troisième fois que tu répondras.

— Oui, monsieur l'avocat.

Et tu répondras en imitant le bêlement de tes moutons.

— Oui, monsieur l'avocat.

Le jour de l'audience arrivé, le président du tribunal (il s'appelait probablement le sénéchal ou le bailli) le président, dis-je, du tribunal, interrogea le berger prévaricateur, lui posant les questions d'usage.

— Votre nom ?

— Bée ! bée !

— Votre âge ?

— Bée ! bée ! bée !

— Votre profession ?

— Bée ! bée ! bée !

Président, juges, procureur, avocat, huissier, tout le monde avait tourné la tête vers la porte, croyant, en entendant ce bêlement naturel, qu'un mou-ton égaré s'était introduit dans le sanctuaire de la justice.

Ce fut en vain que le président interrogea, supplia, menaça, il ne put tirer que bée ! de l'accusé, lequel fut relaxé comme idiot et irresponsable.

A quelques semaines de là, M. Patelin manda le berger et lui dit :

— Or ça, maintenant que je t'ai sauvé de la pendaison à laquelle tu méritais d'être condamné pour vol domestique, il faut me payer.

— Bée ! bée !

— C'est très bien ; mais nous ne sommes plus à l'audience et devant le juge, paye moi.

— Bée ! bée ! bée !

Le pauvre avocat, qui comptait sur les honoraires de cette cause pour s'acheter un habit dont il avait bon besoin, dut s'en passer, et se contenter de la monnaie de singe donnée par le berger.

* * *

J'ai connu dans ma petite enfance un vieillard qui, quoique né Français et baptisé chrétien, était le type de ces sémites dont on parle tant et si mal aujourd'hui. Il avait le nez crochu comme un bec de vieil aigle, et une houppe longue, si rapiécée et si graisseuse qu'on lui eût offert l'aumône si on ne l'eût pas connu pour un crésus. On dirait aujourd'hui un millionnaire, ou plus couramment un Rothschild. Tout le monde l'appelait le Juif. J'ai même oublié son nom de baptême et son nom de famille, tant je les ai entendus si rarement prononcer. Depuis un tiers de siècle, le juif prêtait à quinze, vingt et trente pour cent. Un de ces écorchés à la peau plus sensible que les autres, jeta des cris si perçants qu'il fut entendu de l'opinion publique, du procureur du roi et du juge d'instruction.

Dans la petite sous-préfecture où demeurait le juif, tout le monde fut d'avis qu'il ne s'en tirerait pas à moins de trente ou quarante mille francs et d'un à deux ans de prison ; tout se paye à la fin, et il devait tant d'intérêts accumulés sur le capital !

Nous avons compté sans M^e Robichon. Une caricature, très répandue il y a une vingtaine d'années, et qui représentait un avocat émergeant d'une pelote de ficelle, tenant d'une main un lis, symbole d'innocence, et désignant de l'autre son client, semblait faite exprès pour ce Berryer de sous-préfecture. M^e Robichon était un de ces avocats de petite ville qui ont souvent plus de talent que leurs collègues des cours d'appel et de la capitale. Ils végètent où ils sont nés et mariés, faute d'ambition et de protection ; mais vienne une occasion et ils montrent qu'ils sont capables de plaider mieux que le mur ou le puits mitoyen.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions dont les avocats en renom contestent peut-être la justesse, une chose est certaine : M^e Robichon obtint l'acquiescement du juif devant le tribunal correctionnel de l'arrondissement, malgré le réquisitoire foudroyant et concluant du ministère public, et les plaintes justifiées des victimes. Je dis l'acquiescement pur et simple, sans amende et sans frais.

Le ministère public fit appel et M^e Robichon sauva son client en appel comme il l'avait sauvé en première instance, sans amende et sans frais.

Qui dit usurier dit avaré. Le croirait-on ? Un an s'écoula sans que le juif offrit un centime d'honoraires à son défenseur.

M^e Robichon le manda dans son cabinet et lui dit :

— Vous me devez...

— Oh ! cher maître, interrompit le juif, laissez-moi fixer moi-même vos honoraires.

— Non ! vous faites les choses trop généreusement. Vous me devez mille écus.

— Mille écus ?

— Oui, ou trois mille francs si vous aimez mieux.

— Trois mille francs !

— Sans doute.

— Mais c'est horriblement cher.

— Vous trouvez ? On voit bien que vous ne connaissez pas l'histoire du prince de Condé et du Gascon ; elle est courte et jolie, permettez-moi de vous la narrer.

Des admirateurs du grand Condé se cotisèrent et réunirent trois mille livres, ou mille écus, qu'ils promirent à l'auteur de la meilleure pièce de vers en l'honneur du vainqueur de Lens et de Rocroy. Deux cents poètes concoururent. Ce fut un Gascon qui remporta le prix avec ce simple quatrain :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu ! mille écus !
Ce n'est pas un sou par victoire.

L'avocat ajouta : n'étant pas gascon, je ne vous dirai pas qu'en exigeant trois mille francs, je ne vous demande qu'un sou par mensonge ; ce serait peut-être exagéré ; mettons cinq francs, et n'en parlons plus.

— Je vous avoue que je ne comprends pas, dit le juif.

— C'est que vous y mettez de la mauvaise volonté, tant la chose est claire. J'ai commis dans les deux plaidoiries prononcées pour vous, plus de mensonges que je n'en ai proféré à la barre depuis trente ans que je

suis avocat. J'en rougissais malgré l'aplomb professionnel. Donc, donnez-moi mes trois mille francs et estimez-vous heureux d'en être quitte à si bon marché. Vous eussiez promis et donné vingt fois autant à qui vous aurait garanti contre la grosse amende et la prison d'une certaine longueur qui vous menaçaient, et que, entre nous, vous aviez méritées. Si cela peut vous consoler, je vous avouerai que je ne toucherai que quinze cents francs d'honoraires ; les autres quinze cents francs sont destinés au bureaux de bienfaisance de notre commune. Puisse cette aumône alléger un peu ma conscience et la vôtre.

Un autre client ayant été défendu par un célèbre avocat de Paris, crut s'acquitter envers lui, en lui envoyant les œuvres de Démosthènes, avec le français en regard du grec, et splendidement reliées.

L'avocat retourna les volumes au client, avec ce simple petit mot :

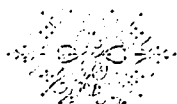
Cher monsieur,

Les livres n'ont plus cours ; on compte et on paye en francs.

* * *

Tâchez, chers lecteurs de recourir le moins possible aux avocats ; mais si vous êtes obligés de les employer, payez leurs services en bons écus sonnans et sans attendre que vous y soyez invités. A part quelques exceptions, les carrières libérales n'enrichissent pas ceux qui y sont entrés, autant que le croit le public. Je connais tel employé, tel ouvrier qui gagnent autant et plus que certains avocats qui ne sont pourtant pas sans talent, ni sans causes. Que de licenciés et de docteurs en droit, donneraient leur diplôme pour la moitié et même le quart de l'argent qu'ils ont dépensé pour l'obtenir !

JEAN GRANGE.



BIBLIOGRAPHIE.

IDÉAL ET NATURALISME.— A PROPOS DE L'AMOUR DE JACQUES.— UNE BROCHURE. PAR A. SAUTOUR, CHEZ FISCHBACHER, RUE DE SEINE, À PARIS.

L'AMOUR de Jacques" a été plus qu'un heureux début de Ch. Fuster dans le roman ; il a été une étape peut-être décisive vers la renaissance de l'idéalisme, vers un réveil consolant et depuis longtemps attendu de toutes les nobles aspirations de l'homme.

Des écrivains de talent ont mis au service de cette belle cause leurs forces vives, leur passion pour le bien, pour le beau, pour tout ce qui nous parle d'autre chose que des plus vils instincts de la bestialité.

Et de ce mouvement irrésistible qui emporte les plus pusillanimes et entraîne après lui le public, écœuré de tant d'immondes lectures, est né un courant littéraire, qui a déjà produit des chefs d'œuvre, et tout récemment cet "Amour de Jacques", dont les éditions et les traductions se succèdent et dont on a tiré une pièce en six tableaux, qu'un grand théâtre de Paris s'appête à représenter.

C'est à propos de cette renaissance littéraire en général et de l'"Amour de Jacques" en particulier qu'Auguste Sautour, l'auteur des "Chants d'un grillon" couronnés par la société d'encouragement au bien, vient de publier sa belle brochure, — Idéal et Naturalisme, — si bien pensée, si finement écrite, où, après une excellente et très-complète analyse du roman de Ch. Fuster, il nous parle du Beau, de l'art et de son but, de l'art naturalisme, qu'il pousse, par un argumentation serrée, jusque dans les derniers retranchements.

Il disparaîtra, cet art naturaliste, avec l'époque qu'il l'a enfanté et choyé, nous dit l'auteur, et la réaction va déjà s'accroissant.

"La mode des livres passe comme celle des chiffons. Et les ouvrages qui restent ne sont pas toujours ceux qui ont fait du tapage dans leur temps, mais ceux qui ont su trouver le chemin des cœurs et qui ont réveillé dans les âmes un écho d'admiration, parce que l'homme, dans ses sentiments, dans ses affections, est le même à tous les âges de l'histoire, sous les habitudes et dans toutes les races.

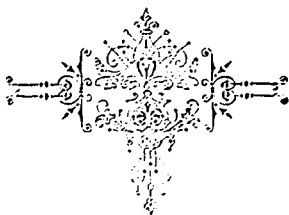
Les livres qui vont à la prospérité, ce sont surtout les beaux et bons livres. Ce sont ceux, alors même qu'ils ne seraient pas virifiés par un grand souffle de génie, dans lesquels un auteur s'est mis tout entier, y dévelop-

pant avec amour sa pensée intime ; ceux qui consolent, élèvent l'âme dans un moment de tristesse ou qui prennent part à notre joie dans un moment de bonheur, comme le feraient des amis plein d'affection pour nous."

Et la brochure se termine sur ces simples, mais si profondes réflexions :

" Vous avez donc bien fait, mon cher Fuster, pour aider à cette salutaire réaction et préparer l'avenir, de nous donner l'Amour de Jacques, ce livre de cœur et d'idéal, et qui inspire, comme vient de le dire, tout récemment, un de mes amis, une confiance réconfortante dans la puissance de l'âme pour le bien, de cette âme que les fatalistes abandonnent à toutes les influences et dont la force de réaction est parfois cependant si éclatante et si belle."

J. B. CHATRIAN



GRAND CONCOURS Littéraire, Artistique et Musical

La Société la FRANCE LITTÉRAIRE ouvre un grand concours littéraire, musical et artistique qui sera clos le 31 Mars 1892.

Tous les littérateurs et artistes sont admis à y prendre part.

I^{er} PARTIE. — POÉSIE

1^{re} SECTION

Morceau imposé : Hommage à Théodore Banville (120 vers au plus).

2^e SECTION

Morceaux au choix des concurrents (A) (Nombre de vers facultatif).

Odes, Ballades, Sonnets, Acrostiches, Chansons, Drames, Comédies, etc., etc.

(A) *Tous les sujets et tous les genres sont admis. — Toutefois les compositions qui porteraient atteinte à la morale seront déclassées comme nulles.*

II^e PARTIE. — PROSE

3^e SECTION

Morceau imposé : Etude sur Voiture, poète et littérateur français (1598-1648) 300 lignes au plus.

4^e SECTION

Morceaux au choix des concurrents. (Nombre de lignes facultatif).

Romans, contes, nouvelles, légendes, variétés, causeries scientifiques et littéraires, etc., etc.

Tous les sujets et tous les genres sont admis. — Toutefois les compositions qui porteraient atteinte à la morale seront déclassées et considérées comme nulles.

III^e PARTIE. — MUSIQUE

5^e SECTION

Paroles et musiques avec accompagnement de piano d'un morceau pour deux voix, soprani et baryton. Le genre et la longueur sont laissés au choix des concurrents.

Les paroles pourront être inédites ou une poésie déjà publiée. Ou un morceau de musique au choix des concurrents, Opérette, mélodie, etc.

IV^e PARTIE. — DESSEIN, PEINTURE, AQUARELLE, FUSAIN, GRAVURE, ETC.

6^e SECTION

Le genre et les dimensions sont facultatives et au choix des concurrents.

CONDITIONS DU CONCOURS

Chaque concurrent devra dans le haut de la composition et strictement dans l'ordre ci-après :

- 1^o *Indication de la PARTIE pour laquelle il désire concourir.*
- 2^o *id. de la Section.*
- 3^o *Une Devise ou Maxime.*

Le nom et l'adresse exacte du concurrent seront renfermés sous enveloppe cachetée. Cette dernière aura pour suscription la devise ou la maxime choisie.

DROITS DE CONCOURS

Pour les 1^{re} et 2^e PARTIES, chaque concurrent paiera un droit de concours de **3** francs par composition envoyée.

Liberté absolue pour tous d'envoyer plusieurs œuvres pour la même section et de concourir à tous les parties du programme, en se conformant aux conditions du paragraphe ci-dessus.

Pour la 3^e et 4^e PARTIES du concours, les concurrents paieront uniformément un droit de **3** francs par sujet envoyé.

Faculté d'envoyer plusieurs œuvres.

JURY

Directeur du Concours : GASTON D'ORNOY.

Les différents Jurys sont composés des membres désignés ci-après ;

I^{re} & II^e PARTIES

- MM. — Louis MARTIN, Président de la Société littéraire et artistique de Paris
André CHEBANCE, Directeur du *Musquetaire*.
Jean de KERVOIR, Membre de l'Académie littéraire.
Yves DE LA ROCHETIÈRE, Rédacteur en chef des *Muse*.
Stéphane SERVENT, Auteur dramatique.

III^e PARTIE

- MM. — FOSTBONNE, de la garde Républicaine de Paris.
PERRIN, Directeur de l'Alliance musicale.
Edmond ALIX, Professeur de chant et de piano.
DE SILVER, Artiste lyrique.
Raymond BLINDER, Artiste lyrique.

IV^e PARTIE

- MM. — Jean DARCIS, Peintre des Arts libres.
Sylvain MORRIS, Peintre des Arts libres.
Karl KRABOOSKI, Graveur, Éditeur de médailles.
Hugues LEMAITRE, Peintre-Dessinateur, lauréat de plusieurs concours.
SEFÈVRE, Peintre.

RÉSULTATS

Les résultats sont acquis d'après les notes du Jury de chaque PARTIE, et ces mots seront établis d'après le pointage *secret* de chacun des membres, après chaque lecture ou examen du sujet. De cette façon, il n'y aura aucune influence possible, les concurrents n'étant connu d'aucun membre du Jury.

Les noms des lauréats seront inscrits dans les revues littéraires " Le Mousquetaire " et " Le Bluet " et chaque vainqueur en recevra dix numéros.

Les œuvres couronnées seront publiés dans *le Mousquetaire* et *le Bluet*.

Il sera fait un compte rendu dans la Revue pour les morceaux de musique, dessins, gravures, etc., etc. couronnés et ces œuvres seront exposées chez un des grands éditeurs de Paris avec la mention : " Lauréat du Concours international littéraire, musical et artistique."

Les œuvres couronnées resteront la propriété de la Société. — Il sera fait une publicité et une réclame à ces œuvres au nom de l'auteur, qui aura ainsi tout le bénéfice de cette mesure en ce sens qu'il sera connu dans le monde des lettres et le monde artistique.

PRIX

1 ^{re} SECTION —	— 1 ^{er} Prix : Une médaille d'OR,
	2 ^e " id. vermeil ;
	3 ^e " id. argent grand module ;
	4 ^e " id. id. petit module ;
	5 ^e " id. bronze grand module ;
	6 ^e " id. id. petit module.

MENTIONS HONORABLES

La même quantité et la même valeur de prix seront décernées pour chacune des six sections.

Toutes les œuvres devront être envoyées à M. Gaston D'ORNOY, directeur, 12 rue Thorigny, Paris avant le 31 mars 1892, terme de rigueur.

Les personnes qui désireraient des renseignements particuliers devront s'adresser à M. Gaston D'ORNOY, qui leur répondra par retour du courrier.

L'AMOUR DE JACQUES.

XXV

Siquiconque a souffert voulait son consolateur, il écrirait un hymne au travail. Le travail ! le dieu familier, toujours prêt, indulgent, fidèle et bon ! Aux heures tristes, quand s'en vont tous les autres, celui-là reste, s'approche, nous apaise, nous réconcilie avec nous-même, nous fait pardonner à la vie, et, par des conseils de chaque jour, par une perpétuelle amitié, nous ressuscite les forces, nous rend à l'espoir.

Lorsque, dans l'exaltation attendrie de sa résolution, Jacques a dit à maman Heurlin : " Je travaillerai ", c'était un mot vague, un simple mot. Mais le mot appelle la chose ; et, depuis trois jours, Jacques s'est mis à l'ouvrage. Il ne sort point : il sait trop bien que le cœur est lâche, et par quelle route ses pas l'entraîneraient. C'est à la nuit, seulement, qu'il met le pied dehors. Les pluies sont venues, les pluies glaciales du pays forestier. Dans l'argile détrempée, dans la glaise, au milieu des cailloux envasés, Jacques s'en va, toujours du même côté, et, par une exagération de défiance, il tourne toujours le dos au même chemin.

C'est vers la gare qu'il s'en va, par cette route où Jean aurait pu lui tout dire, où Jean se serait épargné des agonies, où Jean aurait empêché Jacques de souffrir ainsi. Le musicien se fatigue erre, court, pour y penser le moins possible, pour s'engourdir et s'étouffer la mémoire. Et, toujours sous la pluie fine qui endeuille la nuit, dans l'humide brume où s'estompent et disparaissent les contours, sans une lumière à l'horizon, sans une gaité de flamme, sans qu'un son quelconque traverse la chute de ce linceul mouillé, Jacques fait ainsi des kilomètres en pleine obscurité malsade et ruisselante. Puis, les souliers pleins de vase, les pieds froids et las, il regagne la maison tout en désordre, où maman Heurlin, épuisée par ses préparatifs, a pourtant allumé un petit feu de brindilles pour regaillardir ce corps trempé. Le feu crépite, tout maigre, tout frêle, comme en miniature, dans la large cheminée noire ; il y a, devant, des bas de laine qui séchent, des babouches bien ouvertes, dressées pour mieux prendre la chaleur ; et maman Heurlin tient, chaque nuit, à déchausser elle-même le garçon, à le dorloter comme un poupard malade, à ne le quitter que tout souriant. Elle n'ose pas se demander si le sourire est bien vrai, elle ne dort plus que d'un œil, elle se tient prête à venir vite : mais chaque nuit

passé sans alerte, et, sous la pluie qui dégouline du toit, inonde la gouttière, fait de place une mare, Jacques reste là, jusqu'aux premières lueurs hésitantes, à travailler.

Il a fait d'énergiques efforts, des efforts dont il ne se croyait pas capable. Depuis si longtemps, avec la brasserie, les découragements, les amis de Paris, Jacques n'avait plus travaillé ! Le succès même des *Lauriers* l'avait fait paresseux. Tout succès inattendu est un oreiller commode, mais mortelle ; pendant des années, Jacques n'avait pas trouvé de temps pour le labeur. Et puis, à dire vrai, il avait eu aussi, saison après saison, oratorio projeté après opéra refusé, tous les déboires, les pas inutiles, les courbettes, les attentes, les désespoirs de cette vie qui est celle de l'artiste. Il avait baillé dans les antichambres de directeurs, écouté mille confidences navrantes à dessein ; il avait été, jour après jour, poussé à l'inaction, enfoncé dans le silence volontaire... Et voilà que, brusquement, pour se consoler un peu, pour s'exalter dans la souffrance, pour laisser sa pensée, Jacques devait renouer cette habitude perdue, comme on essaierait, sans préparation, tout à coup, de reparler une langue désapprise,

Désapprise, — oui, désapprise complètement ! Les premières fois, son papier réglé devant lui, Jacques s'était dit, mais dit en scandant ses paroles : “ Je vais faire quelque chose ”. Il avait répété plus fort : “ Quel-que-cho-se.” Et le quelque chose n'était pas veu ! Toute une nuit, acharné à la tâche vaine, traçant des notes, les effaçant, reprenant encore pour anéantir toujours, Jacques avait eu cette angoisse, avait connu cet épouvantement de se dire : “ Je cherche... Je tâtonne... Je vais dans le noir... Je veux trouver... Il n'y a rien en moi ! ” Et, ce matin là, par exemple, il avait failu les chers yeux fanés pour arracher Jacques au suicide.

Avec un entêtement de furieux, il avait repris la tâche imposée. Sous la lamentation du vent et les glouglous de la gouttière, il avait enfin, par la force du cerveau raidi, trouvé une phrase mélodique. Ainsi douloureusement arrachée, la phrase était pénible encore. Une autre avait suivi, plus fine, plus pure, claire comme eau de source, — une de ces phrases qui ont du cristal en elles, et où les notes vous rafraîchissent la voix. Peu à peu, mémoire, technique autrefois possédée, habileté, verve, tout était sorti de sa gangue ; et, ce soir, l'inspiration même en est sortie. Il ne s'agit plus, maintenant, de quelques notes, d'une phrase harmonieuse, d'un tout petit et maigre filon d'or ; l'or jaillit et coule de la mine ; ce ne sera ni opéra profane, ni poème lyrique : c'est de la musique où toutes les douleurs humaines ont passé, de la musique qui va droit à Dieu. Les phrases montent, s'élèvent, se perdent en haut ; elle sont coupées de motifs sombres, tragiques, tout semblables aux plaintes des hommes ; d'écouter

musique pareille, l'âme est comme au berceau, comme à demie dormante et caressée, — si bien que maman Heurlin, à qui Jacques n'en a chantonné qu'un tout petit rien d'une minute, s'est extasiée avec un air d'orgueil. Elle est redescendue en joie ; et sa joie voulait dire surtout : “ Il oublie un peu... Il se console...” Si bien qu'en emballant le portrait du cuirassier mort, les reliques qu'elle a de lui, les fleurs d'oranger du mariage, la médaille militaire, une liasse de grosses lettres jaunes, maman Heurlin, qui devrait pleurer, ne trouve plus aucun sacrifice aussi dur, aucune douleur aussi cruelle, et regarde le clocher sans même un serrement au cœur... “ Il oublie ! ”

(A suivre.)

NOTES

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs le mariage de notre ami et dévoué collaborateur, M. RODOLPHE BRUNET, qui a conduit à l'autel, le 7 janvier dernier, Mademoiselle CLARA LAFLEUR, fille de M. J. B. Lafleur, avocat et gérant de l'Assurance Mutuelle de Montréal.

Nous offrons, à notre ami et à sa bien-aimée compagne, nos plus sincères félicitations et nos meilleurs souhaits de bonheur.

Nous apprenons que notre collaborateur, M. Rodolphe Brunet, a reçu de Mons. Paul Bourget, l'illustre auteur des *Mensonges* et d'*Un Crime d'Amour*, une lettre très flatteuse, à propos de son article biographique paru dans le *Recueil Littéraire* du 25 Novembre 1891.

Il paraîtra dans un numéro prochain, la biographie de M. Charles Fuster, l'auteur estimé de *L'Amour de Jacques*. Elle sera faite par un de ses amis et un de nos plus aimés collaborateurs. Nous publierons également le portrait du sympathique directeur du *Semeur*.

LA RÉDACTION.

L'écrivain sacré a encore peint la joie des hommes à laquelle aucune mesure ne peut être ajoutée ; il les a peints comme de joyeux moissonneurs lorsque la terre féconde leur paie son tribut, comme des conquérants heureux qui rapportent les dépouilles de leurs ennemis. Le poète paraît vouloir ici renchéris sur ses pensées en mettant à contribution toute la nature, en faisant réjouir toutes les créatures inanimées à la vue de ce qui doit arriver. C'est l'univers entier dont les tressaillements de joie ont enchanté la masse gigantesque, la terre et les abîmes de la mer et le ciel sans fin, tout ce qui existe, tout a ressenti ce sublime mouvement :

Adspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum ;
Adspice venturo letantur ut omnia sæclo.

Ne croit-on pas entendre déjà dans ces beaux vers l'hymne que chante l'Église au jour même de la Nativité :

Hunc cœlum terra, hunc mare
Hunc omne quod in eis est
Auctorem adventus tui
Laudans exultat cantico.

« Comment la nature ne se réjouirait-elle pas à l'approche de son auteur ? Elle frémit d'épouvante lorsqu'il vient dans sa colère, mais elle doit être transportée de joie lorsqu'il vient dans sa miséricorde. »

Dans ces deux vers dont nous avons beaucoup parlé déjà :

Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras,

on reconnaît encore le prophète qui a dit : *Oblivioni traditæ sunt augustiæ priviæ...* Ce prophète après avoir tracé quelques-uns des effets de la naissance du Sauveur, annonce cette naissance : *Et filius datus est nobis... et vocabitur non ejus... vater futuri sæculi, principes pacis. Multiplicabitur ejus imperium et pacis non erit finis.* On n'a qu'à parcourir le commencement de cette églogue, et on ne tarde pas à y reconnaître ce petit enfant père du grand siècle, qui règne par la paix, étend son empire par la paix, pour assurer aux hommes une paix éternelle.

Le poète ajoute souvent quelques ornements nouveaux à la pensée d'Isaïe ; maintenant il s'abandonne un moment à son imagination pour ajouter quelques détails descriptifs sur l'heureux état de la terre qui offrira sans culture tout ce qu'on peut désirer. Ce serait ici le lieu de le remarquer, Virgile, dans un sujet si merveilleux, sort le moins qu'il peut de l'églogue ; dans tout ce qu'il emprunte aux prophètes, il choisit de préférence ce qui va le mieux à ce genre de poésie, et c'est sans doute pour

cette raison qu'il a emprunté surtout d'Isaïe, qui est rempli d'images prises dans la nature.

At tibi prima, puer, nullo munuscula culta,
Errantes heredas pas-sim cum bacare tellus
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho
Ipse lacte domum referent distenta capelle
· U'bera...
.....
Ipsa tibi blandos fundent eunabula flores.

Que ces riants tableaux de l'état d'une terre féconde d'elle-même ressemblent encore aux peintures poétiques du prophète Isaïe ! C'est lui qui représente les champs déserts qui n'ont jamais senti les pas de l'homme-germant et se couvrant de fleurs : *L'etabitur, deserta et inivâ, et exultabit solitudo et florebit quasi liliûm ; germinans germinabit, et exultabit letabunda et laudans.* Dans le prophète aussi, les dons charmants de la nature font la gloire et l'ornement de l'Homme-Dieu : *Gloria lebani dota est ei, decor carmeli et laron ; ipsi videbunt gloriam domini et decorem Dei nostri.*

Virgile dit ensuite que le timide troupeau ne craindra plus le lion superbe :

... Nec magnos metuent armenta leones.

N'est-ce pas l'admirable figure d'Isaïe en quelques mots : *Lupus et agnus pascentur simul, leo et bos comedent paleas.* Le loup et l'agneau, dit le prophète, vivront dans les mêmes pâturages, le lion inoffensif ne sera plus altéré de sang, il se contentera avec l'animal des champs de l'herbe que lui offrira la terre. Alors donc, ô enfant du ciel ! le fort n'opprimera plus le faible, le puissant orgueilleux ne foulera plus à ses pieds l'humble et le pauvre, les passions déchainées les unes contre les autres ne feront plus gémir la nature. Alors la force et la faiblesse habiteront paisiblement sous le même toit ; le roi et le berger participeront au même banquet. Heureux le temps où l'enfant à la mamelle pourra s'amuser sur la caverne de l'aspic, où le repaire du lion ne sera plus un lieu de terreur et de mort : *Delectabitur infans super faramine aspidis ; et in cavernâ reguli, qui oblectatus fuerit, manum suam mittet.*

Ici le prophète a ajouté : *Et serventi pulvis panis ejus : non nocebunt neque occident in monte sancto meo.*

Virgile fait mourir le serpent, car c'est encore ce qu'il a vu au commencement des livres saints, que la tête du serpent sera écrasée à la venue de l'enfant merveilleux qu'il chante ; il fait mourir et disparaître l'herbe au venin perfide. N'est-ce pas le funeste fruit qui causa la perte du genre humain ?

Occident et serpens, et fallax herba venemi
Occidet.....

Mais en tout lieu croîtra l'amour d'Assyrie :

...Assyrium vulgo nascetur amomum

Il ne serait peut-être pas tout à fait déraisonnable de penser que cette plante odoriférante qui des lieux voisins de l'ancien Jardin de délices se répand partout, est quelque souvenir altéré de l'arbre de vie dont la propriété était d'assurer l'immortalité. Comme nous l'avons déjà assez observé, il n'y aura plus de guerre dans l'âge d'or de Virgile, elles cesseront peu à peu, à mesure que l'enfant divin prendra son accroissement. *Isaïe · Omnis violenta prædatio cum tumultu, et vestimentum mistum sanguine erit in contrestionem et cibis ignis.* Il devait bien éteindre toute dissension Celui à la venue duquel tout le ciel s'est écrié : *In terrâ pax hominibus.*

Virgile s'étend de nouveau avec une magnificence digne d'un si grand maître sur les richesses que déploiera la nature rendue à son premier état :

...Omnis feret omnia tellus.

Non rastros patietur humus, non vinea falcem,
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator.

Il n'y aura donc plus de travail, les animaux qui ont si longtemps partagé la misère de l'homme seront eux-mêmes délivrés du joug pénible, la terre ne sera plus déchirée par le soc de la charrue, tout se reposera, et l'abondance n'en sera que plus grande. Ce qui était l'effet du péché devait disparaître avec le péché, l'innocence de l'âge d'or devait ramener l'état de l'homme à cet heureux temps.

Nec varios discet mentiri lana colores ;
Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti :
Murice, jam croceo mutabit vellera luto ;
Sponte sua sandyx pascentes vestiet agnos.

Tout ce qui est mensonge, tous les arts trompeurs cesseront d'être en usage dans un siècle si pur, on n'aura plus besoin d'emprunter leurs secours. la nature qui déjà pourvoie à tous les besoins, fournira elle-même les objets de luxe, elle-même revêtira l'agneau des plus brillantes couleurs, et il n'y aura plus rien qui ne soit naturel. Nature, tu es bien aimable, lorsque tu n'es pas corrompue, tu n'as plus besoin d'être relevée par un faux éclat, l'œuvre du Tout-Puissant est digne de lui.

Que le poète imite bien les vœux et les soupirs des prophètes, lorsqu'après avoir dit toutes ces merveilles, il veut en hâter l'accomplissement et

demande au ciel la faveur d'en être témoin, pour les redire encore, pour en faire un hymne éternel. "Hâte-toi donc, s'écrie-t-il, viens recevoir les honneurs que nous te préparons, ô enfant divin ! toi qui es l'accroissement du Souverain des cieux. Ah ! puissions-nous prolonger le cours d'une si longue vie, puissions-nous entrevoir l'aurore de ce beau jour qui n'aura point de fin, et conserver assez de force pour en publier la gloire."

Aggredere o magnos, aderit jam tempus honores,
Cura deum soboles, magnum Jovis incrementum !

.....
O mihi tam longæ maneat pars ultima vite,
Spiritus et, quantum sat erit tua dicere facta !

Cette invocation rappelle bien celle d'Isaïe : *Utinam dirumperes caelos et decenderes ! Rorate caeli, desuper, et nubes pluant justum : aperiat terra et germinet salvatorem !*

Certes, il était bien digne d'être chanté par le premier poète du monde, ce jour de bénédiction et de salut où Dieu montra aux hommes le Verbe éternel, objet d'une si longue attente : Il fallait que l'aveuglement païen rendit un hommage à la lumière qu'il ne comprenait pas, il fallait que le génie qui se plaît dans la fiction fit voir à son insu les rayons de la vérité : Dieu fait tout servir à sa gloire ; le Dieu qui force la nature et les éléments à le louer et à publier son nom, force de même les hommes qu'une religion de mensonge rend ennemis de sa gloire et de son culte, à entonner comme malgré eux ses louanges, à faire éclater un enthousiasme dont ils ne se rendaient pas compte à eux-mêmes. De là ce cri universel du paganisme bientôt expirant, mais devant s'éteindre avec tant d'efforts, de là ces chants du poète païen qui ne pouvait entendre le fond d'un mystère qu'il chantait. Mais tout devait être bientôt éclairci, et nous ne pouvons pas nous lasser d'admirer la conduite de la Providence qui disposera les peuples au règne indestructible du Fils de Dieu, promis dès l'origine du monde. Il est beau de voir la Providence de Dieu ménageant toutes les circonstances et faisant servir tous les événements de manière à amener l'exécution de ses desseins. Il est beau de voir l'univers préparé insensiblement à la venue de son libérateur, de contempler une lumière longtemps réservée aux seuls enfants de la Judée, qui s'étend peu à peu, qui se communique graduellement à toutes les nations, qui enfin se dévoile tout à fait dans la plénitude des temps pour éclairer une terre ensevelie dans des ombres épaisses pendant tant de siècles. O lumière divine ! la malice infernale ne pourra plus t'obscurcir, désormais, tu as pour jamais chassé les ténèbres qui, en se dissipant, t'ont rendu un hommage immortel. Poète du paganisme, si le ciel t'avait appelé à la vie trois siècles

après l'époque où ta voix retentissait dans le monde, alors tu aurais pu voir les hommes comprenant ce que tu publiais sans le comprendre, invoquer ton témoignage providentiel et l'imposer à l'esprit du mensonge, alors sans doute tu te serais écrié toi-même : " Qu'il est grand le Dieu à qui j'ai offert de l'encens sans le connaître ; prosternez-vous donc, heureux peuple qui le connaissez."

Trois siècles s'était écoulés en effet depuis que Virgile avait écrit cette églogue, et déjà l'on voyait disparaître jusqu'aux traces de l'erreur, les temples anciens étaient renversés, les dieux de pierre et de bois réduits en poudre sur leurs autels abattus dans la poussière, n'attendaient plus les vœux prostitués des mortels. Mais l'esprit infernal, suivant la pensée d'un saint père, ne pouvant plus abaisser l'homme aux pieds d'une vile matière, et attribuer le caractère de la divinité à de monstrueux simulacres, voulut dépouiller de sa divinité Celui qui la possédait véritablement, et forma le dessein de faire fouler aux pieds le Dieu sauveur à qui toute la terre s'était enfin soumise. C'est alors qu'un prêtre indigne, que le misérable Arius osa prêcher une hérésie suggérée par l'enfer, et qu'il s'efforça de saper le premier fondement de notre sainte religion. Les peuples furent révoltés, des réclamations unanimes se firent entendre et on assembla un concile général pour confondre l'hérésiarque audacieux. Après la déclaration canonique du concile, pour faire une sorte d'amende honorable au Fils de Dieu, pour compenser l'injure faite à la majesté suprême, on crut ne pouvoir rien faire de mieux que de lire l'églogue de Virgile, traduite exprès en vers grecs, dans l'auguste assemblée de l'Église ; on produisit à la honte de l'impiété un monument si authentique et si glorieux à la vérité, que le paganisme s'éleva alors contre l'erreur et vengea le christianisme.



LETTRES INTIMES

Montréal, 4 juillet 1853.

Mon cher ami. — Figure-toi que j'ai fait chauffer mon encre pendant trois quarts d'heure, et elle est encore blanche comme le démon !... Tiens, elle commence à être noire. Il y a donc trois quarts d'heure que je suis arrivé de chez toi tout essoufflé, pour répondre à ta lettre que l'enfer consume ! Ah ! infâme lettre. Vilain T** (1). puisses-tu passer tes vacances à lire une pareille écriture. Ah ! je me suis bien dit : " Mais rira bien, Talbot, qui rira le dernier." (2)

Si j'avais à te raconter tous les désagréments que j'ai eus à subir aujourd'hui, trois feuilles de papier ne suffiraient pas à contenir toutes mes vociférations. Je crois que le ciel, la terre et les enfers ont conspiré contre moi. D'abord, tu sauras que ce matin, je me suis levé de travers, et ce n'est pas tout, il n'était pas moins de sept heures et quart. J'étais d'humeur massacrant, j'aurais cassé toutes les vitres, si je n'avais pas été pressé de me rendre avant la fin de la messe au collège (3). Je partis, clopin-clopant, le ventre vide et les cheveux hérissés ; je n'avais même pas eu le temps de me peigner avec mes doigts. J'arrive juste au moment où le père N***, du haut de l'autel, annonçait une composition de chimie pour cet après-midi. " Que la peste t'étouffe !" lui répondis-je bien haut en moi-même. La messe étant finie, je passai en classe avec les autres. Sur ces entrefaites, notre aimable professeur de métaphysique me saisit par le bras pour me demander si j'étais encore déterminé à honorer tout sim-

(1) Cette lettre ainsi que les suivantes, ont toutes été adressées à M. L.-W. T**, ami intime de l'auteur.

(2) Allusion à un poème sur Jeanne d'Arc que l'auteur et son ami avait lu ensemble, et qui les avait fort amusés, à cause de la faiblesse de certains chants.

(3) Les élèves entendaient la messe tous les matins avant de se rendre en classe.

plement la classe de ma présence. “ Comment, lui dis-je tout étonné, ne savez-vous pas que je suis sceptique ? Ne suffiriez-vous pas vous-même pour me faire douter de tout, vous qui me persécutez après m'avoir promis le droit de bourgeoisie jusqu'à la fin de l'année. Lorsque je serai prêt, je vous le dirai.”—Qu'en dis-tu ?

Après la classe, dont je passai la plus grande partie dans le pays des songes et l'autre partie dans le paradis des oies, je sortis tranquillement, bien résolu à ne me faire ennuyer par personne sur ma route, mais bien de m'ennuyer tout seul (1). Ouah ! il est bien vrai de dire qu'il y a des jours néfastes. J'avais dépassé le coin de la rue McGill en fuyant (2), lorsque j'aperçus mon importun lecteur de *Milton* et de *Cooper's poems* qui m'attendait avec son air béat, et pourquoi ? Pourquoi ? tu le sais déjà.

Mon C*** n'avait-il pas fait une *diligence* (3), la semaine dernière. Ne venait-il pas de l'achever hier soir. N'avait-il pas pris ses résolutions en grec et fait sa prière en latin. Je lui disais à tout moment qu'il faisait beau, que nous aurions un beau congé demain, que T*** revenait aujourd'hui. Je lui aurais dit que tu étais évêque de l'île Sainte-Hélène, il en aurait été de même. Nous nous sommes rendus jusqu'au magasin de Mussen avec sa *diligence*.

—Bonjour, Lapointe (4).

—Au revoir, C**.

Je le quittais le cœur joyeux et plein d'espérance, mais ma journée n'était pas finie. Je coudoie en ce moment même ton enragé M** qui s'empare de moi, et me demande de suite de son air suffisant et courtois si j'allais encore au collège. J'avais ma ceinture, j'avais mon Bouvier sous le bras, cher ami ! De fil en aiguille, il en vient à me répéter les déclama-tions qu'il avait apprises par cœur, il y a trois ans, contre messire P**, faisant semblant de l'écouter, je soupirais après le moment fortuné où nous arriverions chez D**, son patron. Il me quitta là en effet, mais nouveau déboire, j'aperçois ton cousin B** qui marchait doucement à six pieds devant moi sur la rue Lagachetière. Je n'avais pas le temps de l'éviter,

(1) Il demeurait alors avec sa famille, moins sa mère qui était morte, à l'angle sud-ouest des rues Wolfe et Dorchester ; la maison est en bois, et se compose d'un rez-de-chaussée avec toit mansard. Elle existe encore, et elle appartient encore à la succession. M. Audet père est mort le 23 décembre 1887.

(2) Le collège de Montréal était alors situé dans la rue du Collège.

(3) On appelait *diligence* le rapport que les élèves avaient à faire de l'instruction religieuse qui était donnée chaque dimanche.

(4) Comme la plupart des membres de la famille Audet, l'auteur était plus connu sous le surnom de Lapointe.

je l'aborde hardiment ; nous avons parlé tout le long du chemin jusqu'à l'encoignure Dorchester-Wolfe, de l'église St-Pierre et du père L.**. J'étais enfin rendu au logis. J'allume ma pipe et je prends mon Régnauld que je n'avais pas encore ouvert depuis longtemps, Dieu le sait ! Il fallait bien préparer un peu ma composition. Je n'avais pas encore vu la définition de la chimie... ta, ta, ta. J'entends frapper à la porte.

—Entrez.

Aussitôt six poils jaunes séparés en trois s'introduisent doucement, doucement. Enfin, qui est-ce que c'était ? C'était, en vérité, je te le dis, —c'était G. S**, en corps et en âme, qui venait de promener à Lachine ses dix-huit poils tous surpris de voir le jour.

—Bonjour, Lapointe.

—Comment vas-tu, G** ?

Préliminaires nécessaires. Puis la conversation s'établit entre les pouffées de tabac ; T** en fut le sujet principal. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, ma désolation et mon admiration en même temps, lorsque j'appris que T** retardait son retour pour venir en aide à la beauté souffrante (quelle poésie !) et concourir pour sa part à former des citoyens et des citoyennes appelés à devenir plus tard le soutien, le support et l'appui de la société naissante.

Où, T** fera son chemin. Il *rentre en grade* ; et cependant il n'est encore qu'à son début. D'écolier, le voilà devenu professeur. Certes, il fera quelque chose. Je le vois déjà la férule en main, la plume sur l'oreille, du haut de la tribune, donner aux enfants du XIXème et aux pères du XXème siècle les rudiments des sciences et des arts, leur faire part des lumières qui doivent bientôt porter au dernier échelon de perfectionnement la société humaine, fonder sur des bases solides leur avenir, et établir en eux l'avenir brillant qui sourit d'avance au Canada. Je t'ai toujours dit, cher ami, que ta carrière était belle à parcourir, que tu aurais un rôle lumineux à faire sur le théâtre social.

Mais trêve ! G** est parti ; je dine à la hâte, et il faut que je parte pour aller étaler ma science au collège. Nous avons eu pour composition une longue explication des propriétés, de la composition, etc., de l'eau, et l'analyse et la synthèse de l'eau, par dessus le marché. Je n'avais rien lu de tout ça, aussi l'ai-je passé l'inférieur après-midi. J'ai fait des phrases aussi longues qu'aujourd'hui, puis demain ; ensuite j'ai fricassé ça ensemble à peu près comme les recommandations et les commissions à ta famille. Je vais t'en lire un petit morceau pour te le prouver ; c'est insignifiant, mais c'est aussi drôle que mon bavardage ordinaire :

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell. 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLAGE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher. Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833. Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz

Eau de Raifort iodé.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. COWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

Abonnement ; Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez B. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882.

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601, RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

LES AMERS INDIGENES

*Le plus économique en même temps
que le plus efficace tonique stoma-
chique et digestif.*

Les AMERS INDIGENES doivent leur popu-
larité aux plus importantes qualités que peut
avoir une préparation médicinale: une efficacité
toujours certaine, l'absence de tout principe
dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinai-
son préparée dans des proportions rigoureuses,
d'un grand nombre de racines et d'écorces les
plus précieuses par leurs vertus médicinales,
toniques, stomachiques, digestives et carmina-
tives.

Les MAUX DE TÊTE, ETOURDISSEMENT, NAUSEES,
MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite
de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les
AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'ap-
porter un soulagement prompt, et le plus sou-
vent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en dé-
tail dans toutes les bonnes pharmacies de la
Puissance, en boîtes de 25 cts. seulement, conte-
nant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3
demiards.

S. LACHANCE,

PROPRIETAIRE,

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE,
MONTREAL.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'Ecole, Fournitures d'Ecole, Papier de
Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat,
Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLI EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première
qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUTELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS,
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame
MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Bâtisse ^{DE} LA **New-York Life**

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

Directeurs: Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal: A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCESSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau: De 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE
Importateur de
Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,
1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky
Marchand de Tabac et de Cigares
EN GROS ET EN DETAIL
1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.
Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE
95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Épingles et Pendants d'oreilles, Chaines, Médailles, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BÉLANGER
AVOCAT
57, RUE ST-GABRIEL
MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631, rue Notre-Dame
Peintre Décorateur de
Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.
Telephone Bell 1238.